

La traction animale au Nord-Cameroun de 1985 à nos jours

Éric Vall

Introduction

Dans la partie camerounaise du bassin du lac Tchad, la traction animale est présente pratiquement partout où les paysans cultivent du coton. Les agriculteurs emploient l'énergie animale pour labourer leur coton mais aussi les vivriers et secondairement pour des opérations d'entretien mécanique ou encore le transport à l'aide de charrettes. La durabilité de la croissance agricole est un enjeu majeur au Nord-Cameroun, comme dans toute l'Afrique subsaharienne, compte tenu de l'intensité de la croissance démographique. Or, les exploitations agricoles familiales sont petites et leurs capacités d'investissement limitées. Dans un tel contexte, l'énergie animale représente une solution adaptée et d'avenir pour concilier les possibilités des paysans avec l'accroissement de la production agricole. Pourtant, force est de constater que la proportion de paysans équipés est faible et que des progrès restent à accomplir. On constate aujourd'hui que les stratégies adoptées se sont élargies à trois espèces. En effet, de 1950 au début des années 1980, la traction bovine était le principal mode de traction vulgarisé et adopté par les paysans du Nord-Cameroun. Aujourd'hui, la traction bovine domine toujours largement. Cependant, depuis une quinzaine d'années, l'extension des attelages asins a été aussi vigoureuse que soutenue, et l'effectif des chevaux est sorti de la marginalité. Cette diversification, bien que largement constatée et admise, reste encore peu analysée. L'expansion des équidés se déroule, en grande partie, hors d'un circuit de développement administré et mérite d'être étudiée pour cerner les problèmes accompagnant cette

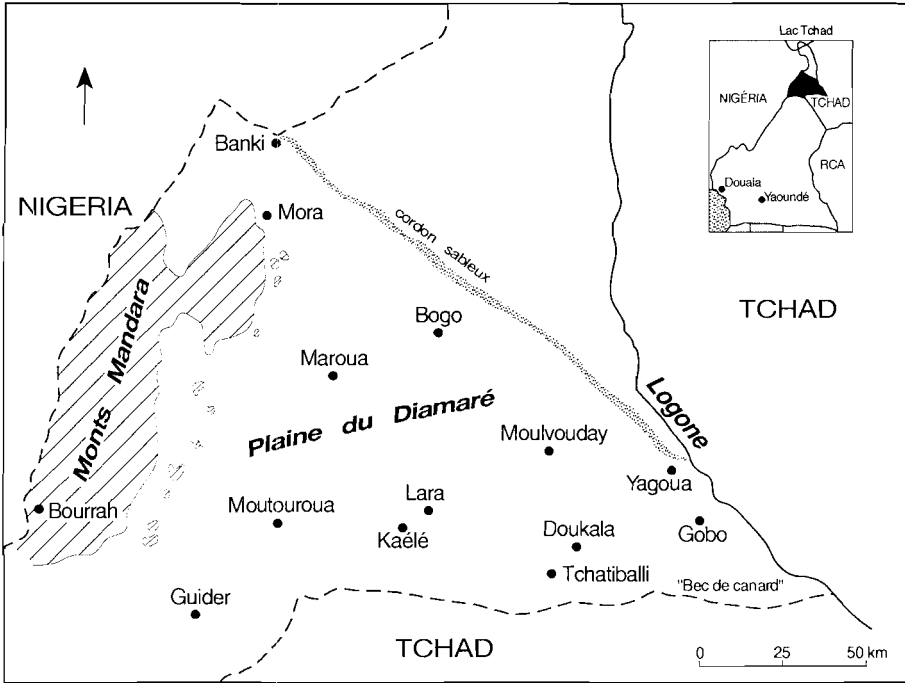


Figure 1
La région étudiée au Nord-Cameroun.

diffusion. De même, la distribution spatiale des attelages bovins, asins et équins n'est pas homogène, ce qui laisse supposer un effet des facteurs agro-écologiques qu'il convient de préciser pour mieux anticiper les évolutions à moyen terme. Quelques-unes des clés de ces évolutions sont exposées ici et des éléments sont fournis pour débattre des questions suivantes : aujourd'hui, qui sont les utilisateurs de la traction animale et quelles sont les caractéristiques de leur système de production ? Comment s'opèrent les choix entre tel ou tel type d'attelage ? Quels sont les atouts et les contraintes des différentes espèces ? Et enfin, quels sont les nouveaux enjeux de la recherche-développement dans ce domaine ?

La région étudiée est limitée au nord par le cordon dunaire allant de Banki à Yagoua, à l'est et au sud par la frontière Cameroun-Tchad et à l'ouest, par les contreforts des monts Mandara de façon à englober

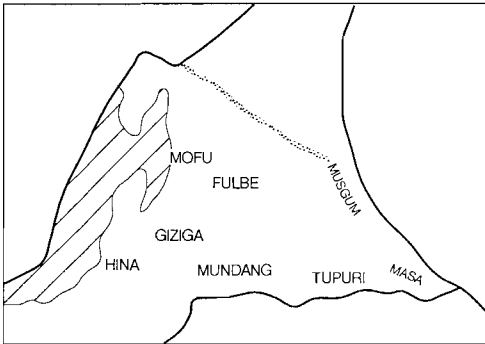


Figure 2
Localisation
des groupes ethniques
cités dans le texte.

les zones de piémonts (fig. 1). Elle représente *grosso modo* un triangle de 12 000 km² ayant pour sommets Mora, Yagoua et Bourrah où vivent environ 2 millions d'habitants à 80 % ruraux.

Éléments socio-économiques

La diversité du peuplement de cette région est importante tant sur le plan ethnique que religieux (Orstom 1984), ce qui a des conséquences sur la diffusion de la traction animale. Parmi les nombreuses ethnies, les Fulbe dominent dans le centre de la plaine du Diamaré, les Giziga, les Mofu et les Hina occupent les piémonts à l'ouest, les Mundang et les Tupuri la plaine entre Kaélé et Doukoula, et le long du Logone vivent les groupes Masa et Musgum (fig. 2). Certaines ethnies ont une tradition d'élevage, comme les Fulbe et les Tupuri, ce qui a parfois facilité l'introduction de l'animal de trait. Avec le temps, beaucoup d'agriculteurs ont adopté la culture attelée, ce qui est plus rare chez les éleveurs en raison d'un mode de vie transhumant.

Le secteur primaire est dominé par le coton, les céréales et l'élevage. Pour la campagne 1997-1998 la région a produit 79 000 tonnes de coton graine, soit 40 % de la production nationale (Sodecoton 1998). La Société de développement du coton du Cameroun (Sodecoton) intègre totalement la filière cotonnière y compris la distribution du matériel de culture attelée. Le cheptel bovin est d'environ 700 000 têtes (soit 20 % du cheptel national) ce qui constitue un disponible local important en animaux de trait. Les céréales (sorghos et mils) sont

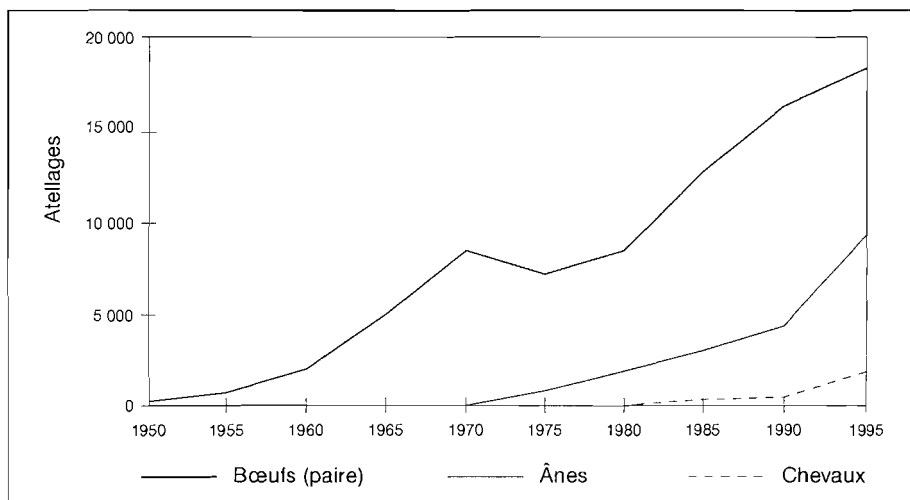
destinées en priorité à l'autoconsommation familiale. Les « surplus », comme les petits ruminants, sont vendus pour des besoins domestiques sur le marché local. Le revenu du coton est la principale ressource mobilisable pour l'achat d'un équipement ou d'animaux. Les échanges de biens et de services sont actifs avec la périphérie de la zone : un cheptel bovin important transite par étapes du Tchad vers le Nigeria chaque année et contribue en plus du marché local à l'offre en bœufs de trait, beaucoup d'ânes sont utilisés pour les « échanges » avec le Nigeria mais aussi pour transporter les récoltes de *musku-waari*¹, un commerce du cheval et du poney gravite autour des marchés de Bogu et Gobo chaque semaine.

Les exploitations agricoles familiales sont de petite taille, le plus souvent entre 2 et 5 ha, ce qui permet d'envisager l'utilisation d'un attelage asin pour les plus petites et d'une paire de bœufs, ou davantage pour les plus grandes (Vall 1996). La population majoritairement rurale et la densité de population en générale forte² ont conduit à la formation d'un paysage agraire maillé d'une multitude d'exploitations agricoles réduites en dimension. L'espace agricole est pratiquement saturé et soumis à une culture intensive avec une réduction de la jachère. Les systèmes de production, bien que divers, sont à base de céréales et les chefs de famille visent la sécurité alimentaire. La sole de céréales occupe 60 à 80 % de l'assolement, le coton entre 15 et 25 % et les légumineuses entre 5 et 15 %. L'intégration de l'élevage à l'agriculture est faible. Le sous-développement du transport attelé entrave l'utilisation des résidus de récolte dans l'alimentation animale, la valorisation du fumier et la réalisation d'aménagements anti-érosifs.

La traction animale est un des éléments qui, depuis 40 ans, bouleverse le mode de production agricole traditionnel régional, contribuant à la monétarisation et à l'individualisation de l'économie agricole. Dans les années 1950, la traction bovine et le labour à la charrue sont vulgarisés par la société cotonnière pour dynamiser la culture du coton. Jusqu'au milieu des années 1980, la traction bovine est de loin le principal mode de traction adopté (fig. 3). La progression des

¹ Terme fulfulde désignant le sorgho de décrue.

² En moyenne 50 à 80 hab./km² avec des pics de 100 à 180 hab./km² en pays masa, musgum et tupuri.



■ Figure 3

Effectif des animaux de trait par année dans la partie camerounaise du bassin du lac Tchad (source Sodecoton).

attelages évolue de façon irrégulière selon la mise à disposition de crédits à l'équipement et selon les aléas climatiques comme les sécheresses de 1970 à 1974 (Roupsard 1987). En 1974, la création de la Sodecoton et l'intensification délibérée de la culture du coton sortent la filière de l'ornière, ce qui redynamise la traction bovine. En 1985, on dénombre 13 000 paires de bœufs et 3 000 ânes de trait. De 1985 à 1993, l'économie de l'Afrique subsaharienne traverse une récession grave, la filière cotonnière est « dans le rouge » ce qui conduit la Sodecoton à alléger ses actions de développement rural. Les paysans touchés par la crise recherchent des équipements plus économiques (cf. tableau), ce qui provoque l'essor de la traction asine et de la traction équine (fig. 3). Depuis la dévaluation du franc CFA en 1994, l'accroissement numérique et la diversification des attelages s'accélérent parallèlement à la croissance rapide des surfaces cotonnières. Le prix d'achat du coton a augmenté de 15 à 30 % depuis la dévaluation, mais celui des charrues a pratiquement doublé ce qui a incité la Sodecoton à renforcer ses actions de crédits à l'équipement pour

Attelages / Prix	Âne individuel	Cheval (poney)	Paire de bovins
Animal	adulte 25 000	adulte 50 000	3 à 4 ans 200 000
Harnais	bricole 3 500	bricole 6 500	joug court 3 500
Charrue (*)	modèle T20 55 000	modèle T27 78 000	modèle T34 85 000
Prix total	85 000	150 000	300 000

(*) Tarifs Sodecoton.

■ Tableau 1

Prix (en francs CFA) d'un attelage et d'une charrue en 1996.

soutenir la progression de la culture attelée. En 1996, on dénombre dans la région étudiée, 18 500 paires de bovins, 9 000 attelages asins et 2 000 chevaux de trait (Sodecoton 1998).

Le labour attelé reste la principale utilisation des attelages. Environ 80 % de la surface cotonnière est labourée en culture attelée. Des efforts importants sont aussi réalisés pour étendre les pratiques de sarclage et de buttage mécaniques. Le sarclage mécanique est pratiqué sur 15 à 35 % de la surface cotonnière et le buttage sur 55 à 60 %. Le transport attelé reste peu répandu avec 1 350 charrettes à roues métalliques et 310 à roues pneumatiques (Sodecoton 1998). Le développement du transport attelé a été freiné par le prix excessif des charrettes, mais le constructeur a réduit les coûts de fabrication, ce qui mérite d'être salué (prix d'une charrette : 240 000 francs CFA en 1997).

L'évolution de l'économie régionale et les facteurs humains permettent d'expliquer les tendances lourdes de l'évolution de la traction animale au cours des quarante dernières années. Cependant, la prise en compte de l'environnement agro-écologique, de par sa diversité, permet d'affiner l'analyse.

■ Environnement physique

La répartition spatiale des attelages n'est pas uniforme. Les attelages asins sont concentrés à l'ouest sur les piémonts. Plus de 8 000 ânes de trait sont dénombrés entre Maroua, Kaélé et Bourrah (soit 90 % du total). La majorité des chevaux se situe dans la partie centrale de la plaine du Diamaré (70 %). Dans le triangle formé par Maroua, Kaélé et Moulvouday, 15 à 18 % des planteurs de coton possèdent une paire de bœufs. Dans le « Bec de canard » et au nord-ouest de Maroua la proportion passe en dessous de 14 %. Cette distribution peut s'expliquer en grande partie par la diversité des conditions agro-écologiques.

La pluviométrie est comprise entre 600 mm/an au nord et 800 au sud. A proximité des reliefs, elle est plus importante. Le risque de sécheresse est élevé. Il peut correspondre à plusieurs phénomènes : un déficit important du volume des pluies, un démarrage des pluies irrégulier, un arrêt précoce des pluies dès la mi-septembre. Face à une telle incertitude, la priorité des paysans est la mise en culture rapide des vivriers. Au nord, les pluies sont tardives et peu abondantes si bien que pour certains paysans, le labour est considéré comme une perte de temps et ils lui préfèrent le semis direct (40 % du coton est semé directement au nord de Maroua). Dans de telles conditions, la rapidité de l'attelage prime sur sa puissance, ce qui milite en faveur du cheval de trait.

Sur les piémonts, le relief plus abrupt et les sols souvent très caillouteux requièrent l'emploi d'un attelage léger et maniable. Dans une telle situation, l'âne est parfait. Dans la plaine du Diamaré, le relief ne constitue pas un obstacle pour la marche d'un attelage. Cependant, la steppe à épineux est un sérieux inconvénient pour l'utilisation de pneumatiques sur les charrettes. La diversité et la répartition spatiale des faciès géologiques sont complexes. Les terres exondées cultivables se répartissent entre des sols sablonneux, légers et faciles à travailler et des vertisols très lourds, en passant par tous les intermédiaires. Selon la dominante pédologique, la puissance de traction requise varie ; par endroits une paire de bœuf est indispensable, ailleurs un âne peut suffire.

L'ampleur du phénomène de diversification se traduit désormais par une certaine « spécialisation » des régions pour telle ou telle forme de traction. De nouveaux besoins d'équipements et de techniques d'élevage sont apparus et interpellent la recherche pour redéfinir la place de l'animal de trait dans les systèmes de production. Cette nouvelle place de l'animal est illustrée à partir de trois études de cas.

La traction bovine chez les Tupuri et les Mundang

Les Tupuri et les Mundang sont d'importants utilisateurs de la traction bovine. Historiquement, l'introduction du coton et de la traction bovine a débuté dans cette région à Lara. Des enquêtes réalisées auprès de 42 propriétaires de bœufs de trait (20 Mundang, 20 Tupuri et 2 Masa), en 1991, permettent de caractériser la place de la traction bovine dans leur système de production. Les exploitations enquêtées comptent en moyenne 6 actifs pour une surface cultivée de 5,40 ha. Les surfaces de sorgho pluvial, de *muskuwaari* et de légumineuses sont respectivement de 2,25, de 1,75 et de 0,60 ha par exploitation. La sole de coton est de 0,80 ha. Le cheptel déclaré est important (10 bovins par exploitation). Le sorgho pluvial et l'élevage sont plus développés chez les Tupuri.

La majorité des propriétaires (70 %) possède une paire de bœufs, parfois doublée d'un âne chez les Mundang. En général, la carrière d'un zébu débute à 3 ans et dure entre trois et quatre années. Chez les Tupuri, elle dure davantage, le dressage est plus tardif et s'étend sur trois semaines, enfin la conduite à la voix est fréquente. Ces observations dénotent une meilleure approche de l'élevage et plus de familiarité avec l'animal. La majorité des animaux est achetée puis revendue à l'âge de la réforme (à environ 140 000 francs CFA). Les vols sévissent près des frontières.

Une paire de bovin travaille entre 4 et 6 heures/jour le matin. Elle peut labourer sans difficulté 0,25 ha/jour. La charrue utilisée est un modèle de 12" vendue à 85 000 francs CFA (T34 de *Tropic*). Le sarclage mécanique est peu développé. Le buttage est généralement

effectué à la charrue. Les travaux mobilisent un attelage entre 15 et 20 jours/an, ce qui est peu. Cependant, le labour hors exploitation rémunéré est important (1,55 ha par attelage). Le transport attelé se limite pratiquement au charriage des récoltes soit quatre à cinq voyages chaque année (Dugué, comm. pers.).

Les parasitoses hépatiques et intestinales sont les principales causes de mortalité et de morbidité. Cette situation s'explique par la concentration des troupeaux sur les rares points d'eaux subsistant en saison sèche. La Sodécoton est de loin le plus important distributeur de produits vétérinaires en brousse. Le tourteau de coton est beaucoup plus utilisé dans cette région que dans le sud du bassin cotonnier. Les résidus de récoltes ne pouvant être transportés faute de charrette sont protégés au champ sous des épineux et consommés sur place par le bétail.

■ La traction asine de plaine et de piémont

La traction asine est apparue entre Maroua, Kaélé et Guider dans les années 1970. De 1991 à 1995, nous avons réalisé des enquêtes chez des propriétaires d'ânes de trait afin d'apprécier le développement et la place de la traction asine dans les systèmes de production des piémonts chez les Mofu (31 entretiens) et en plaine chez les Mundang et les Giziga (24 entretiens). Les exploitations des piémonts sont plus petites que celles de plaine faute d'une sole de *muskuwaari* (3 contre 5 actifs et 2,50 contre 3,50 ha de surface cultivée). Partout, le mil et le sorgho dominant (1,35 ha par exploitation sur les piémonts et 0,95 ha en plaine). La sole de légumineuse varie de 0,35 à 0,50 ha par exploitation. En plaine, la percée du coton est plus forte (0,80 contre 0,60 ha par exploitation). Partout, l'élevage est peu développé. Il se limite le plus souvent à quelques chèvres.

La majorité des paysans (70 à 90 %) possède un seul âne. La moitié d'entre eux utilise une ânesse, ce qui compense l'absence de possibilité de vente à la réforme et renouvelle l'attelage sans frais. L'utilisation d'une ânesse non gestante ne pose pas de problème particulier

car son poids vif³ est identique à celui du mâle (environ 120 kg). On estime l'âge de mise en route d'un âne⁴ à 3 ans pour une carrière de 6 voire 10 années. Le prix d'un âne est passé de 10 000 anciens francs CFA en 1991, à 25 000 francs CFA en 1996.

Les ânes sont attelés individuellement par une bricole domestique. Les plaies sont fréquentes mais rarement profondes. La charrue employée est un petit modèle de 8" (T20 de *Tropic*) à 55 000 francs CFA. Elle est utilisée pour le labour, le sarclage et le buttage. Un âne peut travailler 4 heures/jour et labourer 0,125 ha/jour. On estime le travail annuel d'un âne entre 10 et 20 jours. Le transport attelé asin est très peu développé (300 charrettes) contrairement au bât effectué malheureusement à cru.

En fin de saison sèche, certains paysans donnent une complémentaction d'appoint de tout venant (drêche, tourteau, fanes, etc.). La santé des ânes est bonne. En dehors des strongles et du *kilaator*⁵ peu de maladies semblent affecter cette espèce. Pourtant, chaque année des ânes meurent faute de recommandations zootechniques.

Le poney de trait chez les Fulbe du Diamaré

Dans le Nord-Cameroun, et notamment chez les Fulbe, le cheval est un animal de prestige élevé pour la monte. Parmi les grands chevaux on distingue le Dongolaw, le Barbe et l'Arabe. Le poney musey, ou poney du Logone, était élevé à l'origine par les Marba-Musey sur les rives du Logone (Seignobos *et al.* 1987). La vivacité de son allure et sa résistance aux contraintes nutritionnelles et parasitaires le prédisposaient à l'attelage. Mais les sols lourds du « Bec de canard »

³ Le poids vif détermine en grande partie la capacité de traction (Vall 1996).

⁴ Il ne s'agit pas d'un véritable dressage. L'âne accepte la bricole sur le champ ou, cas rarissime, jamais.

⁵ Maladie décrite comme un gros rhume accompagnée de jetage séreux à purulent et conduisant parfois à la mort.

rendaient improbable son utilisation pour la culture attelée dans la zone d'élevage d'origine. Sans vocation économique, l'élevage du poney déperissait jusqu'à un passé récent. L'effectif des chevaux n'est pas connu. On l'estime à quelques milliers. En 1990, les poneys de trait étaient rares (500). En 1996, la Sodécoton estimait l'effectif à 1 400 dans la partie centrale de la plaine du Diamaré et à 2 000 au total dans la région étudiée.

La place du poney de trait a été étudiée par enquête, en 1994, dans 2 villages situés à environ 50 km au nord-est de Maroua. Les 16 paysans rencontrés sont Fulbe (15) et Masa (1). La dimension moyenne des exploitations est de 5 ha pour 6 actifs. La culture vivrière principale est le *muskuwaari* (2,30 ha par exploitation), suivi du sorgho pluvial (1,30 ha par exploitation), puis de l'arachide (0,50 ha par exploitation). Le coton occupe le reste (0,90 ha par exploitation). Ces agriculteurs fulbe sont aussi de grands éleveurs de bovins (plusieurs dizaines de têtes) et de petits ruminants.

La majorité des paysans possède un seul cheval et parfois deux. Dans neuf cas sur dix, il s'agit d'un mâle. Le gabarit des poneys est homogène (poids vifs : 219 ± 19 kg ; hauteur au garrot : 124 ± 14 cm). Sur les marchés de Bogo et Gobo, le prix d'un poney variait en 1996 entre 40 000 et 60 000 francs CFA. L'alimentation des chevaux est coûteuse. Elle incorpore quotidiennement des céréales (sorgho rouge et *muskuwaari*). Nous avons évalué la consommation annuelle de céréales entre 200 et 400 kg par poney. L'idéal est de donner des fanes de niébé et d'arachide. Durant la saison sèche, le poney perd entre 25 et 55 kg. Il reconstitue ses réserves corporelles sur les pâturages de saison des pluies et au début de la saison sèche. Cardinale (1994) a diagnostiqué sur une centaine de poneys quelques cas de trypanosomose, de babésiose, une infestation par la grande douve (38 %) et par les strongles (46 %). En pratique, les éleveurs limitent les contacts du poney avec les parasites (garde sur l'exploitation, puisage de l'eau). Les poneys sont attelés individuellement par une bricole. La charrue la plus employée est un modèle de 10" (T27 de *Tropic*) vendue à 78 000 francs CFA. La charrette à cheval n'existe pas. Un poney travaille entre 4 et 6 heures/jour. La vitesse du cheval recherchée par certains peut handicaper la précision du sarclage. Le coup de collier est une cause d'avarie sur les outils en cas de choc.

Conclusion et perspectives

Pour conclure, rappelons que la diffusion de la traction animale est inégale suivant les groupes ethniques. Depuis 1950, l'essor de la traction bovine est intimement lié à l'évolution de la filière cotonnière. Dans la région, l'approvisionnement en animaux de trait ne pose pas de problème majeur. Les exploitations agricoles sont petites, ce qui ne justifie pas toujours l'achat d'une paire de bœufs. Depuis 1985, on constate une diversification importante de la traction animale. Les ânes et secondairement les chevaux progressent plus vite que les paires de bœufs moins économiques. Cependant, quelle que soit l'espèce, l'utilisation des animaux de trait reste peu diversifiée en dehors du labour et l'intégration de l'animal à l'agriculture demeure faible comme l'indique la diffusion limitée du transport attelé.

Les besoins de traction animale sont divers, compte tenu de la diversité des possibilités financières de chacun mais aussi de la diversité des facteurs agro-écologiques. On passe d'une absence de besoin dans les zones septentrionales les plus sèches où le coton a peu percé, à l'utilisation de la paire de bœufs dans les grandes exploitations et chez les paysans possédant une tradition d'élevage. La traction asine se développe sur les piémonts des Mandara, chez des paysans modestes installés sur des terres difficiles. Le cheval diffuse plutôt dans le centre de la plaine du Diamaré chez des paysans confrontés à un risque climatique élevé.

Selon les espèces, on peut retenir différents axes de recherche-développement. Pour la traction bovine, il nous semble que les efforts devraient porter en priorité sur :

- le crédit à l'équipement et la production de matériel artisanal pas cher, complémentaire et non concurrent du matériel de qualité vendu par la Sodécoton ;
- l'intensification des campagnes de déparasitage interne (vers ronds et vers plats) et externe (dermatophilose) ;
- le développement du transport attelé par le crédit associé à une amélioration de l'intégration de l'élevage à l'agriculture.

Dans le cas de la traction asine nous proposons deux axes de travail :

- la vulgarisation de messages techniques concernant l'alimentation et la santé (mise au point de rations pas chères, déparasitage interne contre les vers ronds);
- le développement des équipements de transport (bât et charrette).

Enfin, pour le cheval de trait, trois thématiques nous semblent importantes :

- le développement du transport attelé (charrette);
- la mise au point de rations économiques (incorporant des substituts aux céréales);
- la mise au point d'une prophylaxie pas chère (déparasitage interne et prévention contre les maladies infectieuses).

Aujourd'hui, l'animal de trait constitue une entrée privilégiée pour débattre avec les paysans des problèmes de mécanisation et d'élevage. Le développement de la traction animale prendra assise sur des actions conduites à trois échelles, le terroir (fumure organique, essouchage, conservation des sols), le système de production (système fourrager, calendrier sanitaire, gestion de la carrière des animaux et transport attelé), le système de culture (alternatives au labour, entretien des cultures), et par le renforcement des structures d'appui telles que le système de crédit, la réhabilitation d'un réseau de forgerons et l'encadrement agricole.

Bibliographie

CARDINALE É., 1994 —
*Enquête sur les pathologies
du cheval au Nord-Cameroun.*
Document de Travail,
Garoua, IRZV.

Le Nord du Cameroun.
Des hommes, une région (collectif),
1984 —
Paris, Orstom, Mémoires 102,
554 p.

ROUPSARD M., 1987 —
*Nord-Cameroun – Ouverture et
développement.* Thèse de doctorat
ès Lettres et Sciences humaines,
ENS Yaoundé, 518 p.

SEIGNOBOS C., TOURNEUX H.,
HENTIC A., PLANCHENAU D., 1987 —
Le poney du Logone. Études
et Synthèses de l'IEMVT 23,
Maisons Alfort, 213 p.

SODECOTON, 1995 —
Rapport semestriel. *Mai 1994*
à *octobre 1994*. Sodecoton, DAR,
Garoua, 43 p + annexes.

SODECOTON, 1998 —
Rapport semestriel de mai 1997
à *octobre 1997*, campagne agricole

1997-1998 (par L. Gaudard).
Garoua, 49 p + annexes.

VALL É., 1996 —
Capacités de travail, comportement
à l'effort et réponses physiologiques
du zébu, de l'âne et du cheval au
Nord-Cameroun. Thèse de doctorat,
ENSAM, Montpellier, 418 p.